

© Éditions La Galipote.
www.lagalipote.com

Photographie de couverture : Christian Rousseaud.

ISBN : 978-2-491832-48-3

Ceux qui ont mal
tourné

Du même auteur :

"Le Vengeur de 70" - Éditions La Galipote - 2022

Christian Rousseaud

Ceux qui ont mal tourné

– Éditions La Galipote –

Principaux personnages du livre

Bernard Ballivert, maquisard, puis gangster.

Roger Boileau, infirmier, amant de Léonie.

Gaston Boutret, gardien du cimetière de Saint-Mandé.

Léonie Boutret, épouse de Gaston.

Antoine Brousse, chef comptable chez Panhard.

Francisco Casals, maquisard, puis gangster.

Madame Capitaine, concierge.

Pierre Le Chapelier, employé à la Société Générale.

Marcel Choulet, convoyeur de fonds.

Janine Civert, secrétaire.

Paul Deltreil, guichetier au stade de Colombes.

Prosper Dutertre, comptable de la Fédération de football.

Louis Filleul, ancien de la Carlingue, rue Lauriston, puis résistant, puis inspecteur de police.

André Froissard, garçon de recettes (encaisseur) du Crédit Lyonnais.

Joseph Le Hégou, employé du Crédit Lyonnais.

Simon Lansky, maquisard, puis gangster.

Lucien Leblond, commissaire de police de Colombes.

Rolland Maître, encaisseur à la Société Générale.

Maurice Reguier, commissaire de police parisien.

Jules Rimet, président de la Fédération de football.

Armand Tardieu, garagiste à Arromanches.

Léon Theillard (Eugène Madec), ancien de la Carlingue, rue Lauriston, puis maquisard, puis gangster.

Prologue

« **L**es salauds, ils sont encore venus », dit tout haut Lucien, en ce matin du 5 juin 1944 lorsqu'il va visiter son potager, ce qu'il fait chaque jour.

Qui sont les salauds dont parle le jardinier ? N'importe qui à Arromanches. Peut-être un voisin ou un autre jardinier. Lucien ne peut que constater les dégâts : plusieurs pieds de pommes de terre arrachés. Du gâchis. Il ne comptait pas les récolter avant la mi-juillet, le temps qu'elles grossissent encore un peu, mais le chapardeur avait sans doute l'estomac qui réclamait, et s'est dit que des pommes de terre encore un peu vertes mais quand même mangeables une fois bouillies, c'est tout de même mieux que ces cochonneries de rutabagas.

En plus, il pleut... Il pleut sans discontinuer depuis la veille. Il ne fait pas froid, c'est au moins ça de pris.

Sur la route, devant le jardin, passent deux soldats allemands sur une moto avec un side-car. Lorsqu'il voit Lucien dans son jardin, le conducteur ralentit afin de vérifier sommairement s'il n'y a rien d'anormal. On ne sait jamais, les Résistants – que les Boches appellent “terro-

ristes” – ne portent pas de signes distinctifs, ce qui ne fait que renforcer la méfiance (justifiée) de l’occupant à l’égard de l’occupé.

Justement, les Boches semblent particulièrement à cran ces derniers temps. La Normandie est survolée plus que de coutume par des avions anglais ou américains ; des ponts, des gares, des routes ont été bombardés et, si la DCA du mur de l’Atlantique est active, la Luftwaffe est à peu près absente, l’essentiel de l’aviation allemande se trouvant sur le front Est où l’Armée rouge a mis le rouleau compresseur en marche avant. Des espions, les Allemands en voient partout ! Il se dit dans la région que la semaine dernière, à Caen, ils ont fusillé un couple de personnes âgées qu’ils soupçonnaient de communiquer avec les Anglais par l’intermédiaire de signaux lumineux en morse. En fait, une installation électrique défailante faisait clignoter l’ampoule de leur cuisine. De pauvres gens qui n’ont pas dû bien comprendre ce qu’on leur reprochait.

Lucien passe beaucoup de temps dans son jardin, d’abord parce que la famille compte dessus pour se nourrir, mais aussi parce que Lucien n’a pas grand chose à faire. Il est plombier en quasi chômage en cette époque où le cuivre est réquisitionné par l’occupant, ainsi que le plomb. Quelques fuites à réparer, mais ça ne suffit pas à garnir le porte-monnaie. Aujourd’hui, avec la pluie, il ne fera pas grand chose, peut-être un peu de désherbage. Il a l’esprit occupé par cette histoire de vol de patates, d’autant plus que ça s’est déjà produit dans d’autres jardins, sans parler du fait qu’il ait déjà dû cesser d’élever des

lapins et démonté les clapiers car on lui volait régulièrement, ses bêtes. Il en a cependant gardé un qu'il élève en famille dans la cuisine avec, au départ, l'intention de le manger. Malheureusement les enfants ont fait de ce lapin un animal de compagnie, qu'ils ont nommé "Filochard". Il est donc impossible de le transformer en civet sans causer un drame.

Pas question d'aller se plaindre de ces vols à la gendarmerie. Lucien essaie de ne pas faire parler de lui car, fait prisonnier en juin 40, il s'est évadé lors de son transfert en train vers l'Allemagne, comme beaucoup d'autres. Les Allemands ont quand même eu le temps de consigner son identité, et même si nombre de gars sont dans le même cas que lui, en Normandie et ailleurs, et que la gendarmerie ferme les yeux, il ne veut prendre aucun risque. Sans compter qu'il est hors de question de monter la garde dans le potager pendant la nuit à cause du couvre-feu. On ne va pas se faire prendre par la patrouille pour quelques kilos de patates, même si en ces temps difficiles, il s'agit d'une denrée qui vaut son prix.

L'autre raison qui pousse Lucien à la discrétion, c'est qu'il fait partie d'un réseau de résistance à Arromanches. Il a déjà donné des informations sur la composition du béton des blockhaus construits autour de la ville. Cependant, à part ça, il n'a pas eu trop l'occasion de bouger jusqu'à maintenant. Mais il sait qu'il répondra présent lorsqu'il le faudra.

N'empêche qu'il aimerait bien coincer son voleur de patates et lui flanquer la raclée qu'il mérite !...

Tout le monde dit doucement que les Alliés vont ten-

ter un débarquement, mais Lucien est tranquille car il sait que, vu la météo, ce ne sera pas pour aujourd'hui, ni même les jours suivants. Ensuite, si le débarquement tant attendu a lieu, ce ne sera pas par ici mais plutôt vers Dieppe, Calais ou dans un port belge... Même Le Havre semble trop loin de l'Angleterre ! Un port, il en faudra un rapidement car, dès que des soldats auront mis le pied à terre, il faudra leur acheminer des armes, des munitions et du matériel, beaucoup de matériel. Et pour ça, ils auront besoin d'un port ! Tranquille, Lucien prévoit d'aller jouer à la belote cet après-midi avec quelques copains en buvant du calva. Au moins pour le calva, pas besoin de tickets de rationnement, c'est du fait local. Il écoutera Radio Londres dans la soirée et demain, comme il pleuvra certainement encore, il fera la même chose qu'aujourd'hui.

En espérant qu'on ne lui ait pas encore pillé son jardin...

Normandie

Lundi 5 juin 1944

« **B**lessent mon cœur d'une langueur monotone », entend-on ce soir-là vers neuf heures sur Radio Londres.

Quelques jours plus tôt, de curieux messages avaient été entendus sur la BBC, du genre : *“Tante Berthe a changé de souliers”* ou *“Il fait chaud à Suez”* ; on avait aussi entendu *“Les sanglots longs des violons de l'automne”* et on était en attente du deuxième vers de ce “Chant d'automne” de Verlaine. On savait ce qu'il faudrait faire à ce moment-là, ce serait alors le signal.

Ce n'est pourtant pas ce signal là que le groupe d'Arromanches attend car il ne s'adresse pas à eux, mais ils savent ce qu'il va se passer. Lorsque Armand, le garagiste, entend *“Antoine va au cinéma”*, c'est pour leur groupe... Il sait ce qu'on attend de lui ! Il est neuf heures et demi du soir et, bien que la pluie ne cesse de tomber depuis plusieurs heures, il ne fait pas encore nuit. Armand décide d'attendre une bonne heure, qu'il fasse vraiment sombre avant d'agir. Lorsqu'il fait nuit noire, vers onze heures

et qu'il n'y a plus de lumières aux fenêtres, couvre-feu oblige, Armand va dans le garage sortir la mitrailleuse de sa cachette et se rend chez Lucien qui a aussi entendu le message. *"Je t'attendais"*, lui dit ce dernier, arme déjà en main, un vieux fusil Lebel qui a fait la Grande Guerre. Il a envie d'en découdre avec l'occupant. Puis ils vont chercher Léon, l'ouvrier mécano qu'Armand a embauché quelques mois plus tôt et qui s'est aussi engagé dans le réseau. Ce dernier qui n'a pas la radio venait de se coucher, mais il se rhabille rapidement et, fin prêt, retire un fusil allemand de sous son matelas.

Les trois hommes sortent et longent les murs afin d'aller chercher leurs trois comparses du groupe. Ces derniers les attendaient et sont déjà prêts, les armes à la main. Précautionneusement, ils envoient un homme en éclaireur afin de s'assurer qu'il n'y a pas de patrouille allemande, et se dirigent vers le transformateur électrique qu'ils ont pour mission de faire sauter cette nuit-là. C'est Lucien qui fait office d'artificier et qui transporte les explosifs : quelques bâtons de dynamite qu'un inconnu leur a donné une semaine plus tôt sans un mot avant de repartir sur son vélo. Le messenger n'était pas d'Arromanches, mais Lucien n'a pas cherché à savoir qui il était. C'est comme cela que ça se passe, ce cloisonnement permet de ne pas compromettre trop de personnes en cas d'arrestation de l'un d'entre eux.

Lucien a pris ses précautions afin que l'explosif reste au sec en l'enveloppant dans un morceau de toile cirée. Il s'est aussi muni d'un briquet au cas où le détonateur que transporte Bernard ne fonctionnerait pas. Le trans-

formateur se trouve dans l'arrière pays à deux kilomètres sur la route de Bayeux. Les hommes sortent de la ville. Il va falloir redoubler de vigilance car, maintenant, on est en terrain découvert et on ne peut compter que sur les haies et les chemins creux pour se cacher le cas échéant. Il y aura une ou deux sentinelles pour surveiller le « *transfo* ». Il sera indispensable de les éliminer sans bruit, à l'arme blanche. Léon, qui a été marin et a appris à se battre en Indochine, doit s'en charger avec Bernard, un étudiant d'allure fragile qui, en réalité, est un vrai combattant. Venu du Havre car réfractaire au STO (Service du Travail Obligatoire. NDLR), il a rejoint le groupe dès son arrivée, recommandé par un oncle, ami de Lucien.

La petite troupe arrive en vue du transformateur. C'est calme. La pluie, qui ne cesse de tomber, assourdit tous les bruits, c'est un atout certain. On ne distingue qu'une sentinelle armée qui fait les cent pas. A première vue, elle est seule, mais ce n'est sûrement pas le cas, il faut s'en assurer. Marcel, le plus jeune, part aux renseignements. Il revient une demie-heure plus tard, confirmant qu'il y a bien un deuxième homme derrière le « *transfo* » qui sommeille assis sur un tronc d'arbre, siège de fortune. Il a enlevé son casque mais garde son fusil entre les jambes. Soudain, la sentinelle se réveille et les deux Allemands s'agitent en entendant le ronronnement d'avions qui volent à faible altitude. Ils se parlent en levant les yeux vers le ciel. Les connaissances en allemand des hommes du groupe sont très limitées. On distingue un mot qui est répété plusieurs fois : "*fallschirmspringer*".

« *Des parachutistes* », se dit Armand. On largue des parachutistes.

Les deux Allemands sont occupés à scruter le ciel et ne se rendent pas compte de l'approche de Léon et Bernard qui ont tout de suite compris que c'était le moment d'agir.

En quelques bonds, ils sont sur les deux hommes. Léon tranche le cou de celui qui sommeillait un instant plus tôt pendant que Bernard plonge son couteau dans le cœur de la sentinelle. La voie est libre, mais il ne va pas falloir traîner.

Lucien, qui est allé faire un apprentissage d'artificier en Angleterre deux ans plus tôt, sait parfaitement où il doit placer les charges. Il ne lui faut pas plus de trois minutes pour le faire. On déroule sur une cinquantaine de mètres le fil qui va déclencher l'explosion, puis les hommes se mettent à l'abri au fond d'un chemin creux. Lucien actionne alors le détonateur. L'explosion est violente et doit s'entendre dans tout Arrromanches, les Allemands ne vont pas tarder à rappliquer.

« *Allez, hop ! On se barre*, dit Armand.

– *Et si on les attendait ?*, propose Léon... *Si je comprends bien ce qu'on exige de nous et sans doute des autres groupes, c'est de les emmerder le plus possible, de foutre le bordel et de faire diversion pendant que les Alliés tentent quelque chose. On ne sait pas encore quoi mais j'ai l'impression qu'on va le savoir dans peu de temps. Ce n'est pas un transfo détruit qui va décider de la victoire, il faut aller plus loin. Nous avons de quoi les recevoir* », dit-il en caressant la crosse de son fusil.

Armand n'est pas convaincu, mais Bernard et Lucien

sont prêts à tendre une embuscade. Finalement, le groupe décide de se préparer à recevoir les Allemands. D'ailleurs, on entend un bruit de moteur, c'est un camion qui arrive précédé d'une moto avec un side-car. Une grenade lancée sur le camion touche son but et immobilise l'engin. Les soldats qui ne sont pas touchés se dispersent et sont aussitôt accueillis par une fusillade nourrie. Le conducteur de la moto est parmi les premiers tués. Avant de s'enfuir, on prend bien soin de tirer aussi dans les pneus des deux véhicules. En l'air, une deuxième vague d'avions passe au-dessus d'eux.

Au loin, on entend une nouvelle fusillade, probablement un autre groupe de Résistants qui se bat. Lorsque celui d'Armand revient en ville, il est près de quatre heures du matin et il règne sur place une atmosphère inhabituelle. Des véhicules allemands roulent en tous sens, probablement suite au sabotage du transformateur et à l'embuscade. Ce sont eux qu'on cherche, ils doivent redoubler de prudence pour rentrer. Dans quelques maisons, malgré le papier collé aux vitres, on distingue de faibles lumières émises par des bougies.

Personne n'a le temps de se rendormir. Au petit jour, des explosions se font entendre, probablement causées par des obus. Celles et ceux qui habitent une maison en front de mer assistent à un spectacle dantesque : la flotte de débarquement est là, devant eux. D'innombrables navires de toutes tailles. Depuis les bateaux, on tire sur les batteries côtières, mais quelques obus tombent aussi sur la ville et déjà des maisons sont en flammes. Des péniches de débarquement quittent les navires en direc-

tion des plages, des hommes en sortent mais beaucoup s'effondrent à peine débarqués. En ville, les habitants se réfugient dans les caves.

Lucien qui s'était caché au sous-sol avec sa femme et quelques voisins n'y tient plus. Il monte à l'étage pour observer par la fenêtre alors que sa femme l'engueule. Et là le spectacle dépasse ses espérances. Des combats ont aussi lieu sur les plages voisines vers Port-en-Bessin à l'ouest et sans doute plus loin encore, comme à Courseulles à l'est. Maintenant il en est sûr, c'est le débarquement tant attendu... Une telle scène valait bien une engueulade !

Dans la journée, les assaillants prennent la ville, les Allemands battent en retraite. Très vite, des patrouilles d'autres soldats avec d'autres uniformes se déploient en ville. Les gens ressortent de chez eux. On commence à voir des drapeaux tricolores accrochés aux fenêtres. Parfois, on hisse également un drapeau américain qui disparaît rapidement lorsqu'on se rend compte que ce sont les Anglais qui libèrent Arromanches. On verra par la suite que la petite ville a été bien moins touchée par les bombardements que les autres villes côtières voisines, même si les dégâts y sont importants. Et pour cause, aussitôt, du gros matériel y est débarqué. Les Anglais veulent se servir de la ville comme point d'appui. Les jours suivants, on voit arriver, par la mer, de gros caissons rectangulaires qui vont être coulés au devant de la plage pour constituer un port artificiel. Il n'y a pas de site portuaire sur la côte, les Alliés ont donc eu l'idée d'en créer un... Et ça, les Allemands n'y avaient pas pensé !

Rapidement, l'électricité revient. Les militaires n'ont

pas pris le temps de réparer le transformateur qui, de toute façon ne devait plus recevoir de courant. En revanche, ils ont installé un gros générateur qui alimente la ville quelques heures par jour.

Il est temps de régler certains comptes. Quelques hommes qui se sont montrés un peu trop complaisants avec les Boches vont en faire les frais. Armand et son groupe – auquel se sont joints quelques nouveaux résistants – ont vite fait de les coller le dos à un mur et de les fusiller. Deux femmes sont tirées de chez elles par les autres femmes de la ville et sont tondues en public. Personne n'est là pour essayer d'arrêter cette fureur collective.

Les Alliés ont rapidement progressé de quelques kilomètres à l'intérieur des terres, au moins les premiers jours, puisque le lendemain du débarquement, ils sont à Bayeux qui reçoit une semaine plus tard la visite de De Gaulle. Un peu plus à l'est, la bataille est plus rude, il est impossible d'atteindre Caen dans l'immédiat. Armand et ses hommes sont présents sur le passage de De Gaulle que personne n'imaginait si grand. Dans l'euphorie générale, Lucien et Bernard décident de le suivre dans la poursuite des combats. Léon, un peu réticent au début, se joint à eux.

Les réticences de Léon sont légitimes, mais il ne peut en parler à quiconque. Personne ne connaît son secret : Léon Theillard n'est pas Léon Theillard, il s'appelle en vérité Eugène Madec et il a beaucoup de choses à se faire reprocher, choses pour lesquelles il préférerait disparaître de la circulation.

Il est né à Quimperlé en 1915 et, jeune, il a fait les quatre-cents coups. A l'école, l'instituteur a tenté de l'inciter à continuer après son certificat d'études car il sentait chez le jeune Eugène une intelligence assez peu commune mais rien n'y fit. Eugène ne voulait plus aller en classe, peu encouragé d'ailleurs par son père sabotier pour qui la poursuite des études du fils aurait représenté une charge financière importante.

Eugène est fils unique, en réalité seul rescapé d'une fratrie de quatre enfants. Ses parents ont eu deux filles et un autre garçon qui ont été emportés en 1919 par la grippe espagnole, et seul Eugène qui l'avait pourtant attrapée avait survécu. Sa mère était morte de chagrin peu de temps après et son père s'était retrouvé seul à élever le garçon.

Lorsqu'il quitta l'école, son certificat d'études en poche, il travailla avec son père qui voyait en lui son successeur.

Mais les ambitions d'Eugène n'étaient pas dans un atelier de sabotier, ni même en Bretagne. Très jeune, les histoires d'Afrique, de colonies le faisaient rêver et il ne pensait qu'à voyager. À Quimperlé, il écouta avec grand intérêt les histoires que racontait un vieil homme, ancien militaire, qui était allé au Sahara et au Tonkin. Même s'il se rendait bien compte que le vieux enjolivait les choses en décrivant ces contrées comme des lieux idylliques, Eugène ne demandait qu'à le croire. Lorsqu'il avait un peu d'argent, il achetait des livres sur les explorateurs ou les aventuriers. Sinon, il en empruntait à la bibliothèque de la ville. À seize ans, il eut une véri-

table révélation en lisant “*Les Secrets de la Mer Rouge*” d’Henry de Monfreid qui venait d’être publié et qu’il fut le premier à emprunter.

C’était décidé, il irait aux colonies et pour cela, il allait s’engager dans la marine.

Son père accepta de le voir partir et finalement, ce fut à Brest qu’il se retrouva. Lorsqu’il prit la mer pour la première fois, ce fut une grande émotion pour lui : il allait enfin voir du pays.

Du pays, il en avait vu : Dakar, Nouméa, Pondichéry, Djibouti où il a même essayé de rencontrer Henry de Monfreid... Il s’était rendu à Obock où vivait l’écrivain voyageur, mais ce dernier était en mer. Souvent malade à Djibouti à cause du climat trop chaud et humide pour lui, Eugène fut envoyé au Tonkin à Haïphong, au fond de la Baie d’Along.

Là-bas, il vécut ses meilleures années. Il avait même une petite amie en ville, Hoa Mi, une fille très bien qui avait étudié à l’école chez les bonnes soeurs et qui aidait ses parents dans leur magasin de tissus. Eugène et Hoa Mi commencèrent à faire des projets ensemble quand on lui annonça qu’il allait rentrer en France car la situation internationale n’était pas au beau fixe avec l’Allemagne, et que c’était en métropole qu’on risquait d’avoir le plus besoin des marins plutôt qu’au lointain Tonkin.

Retour en Bretagne, à Brest, puis nouveau départ. En Algérie, cette fois. Il était là-bas, à Mers el-Kébir à côté d’Oran, lorsque la guerre fut déclarée, mais comme il n’y avait pas de combats, il était sur un cuirassé qui patrouillait en Méditerranée. Davantage pour surveiller les

manœuvres de la marine italienne qu'utilisé contre les Allemands. Après l'armistice du 22 juin 1940, la marine ne sut que faire et attendit des ordres... Mais donnés par qui ? Certains étaient prêts à suivre les instructions de Churchill qui demandait à la marine de rejoindre l'Angleterre ou la Martinique, mais dans l'ensemble, les marins français n'aimaient pas recevoir d'ordres venus d'Angleterre – on se souvenait de Trafalgar –, aussi attendit-on...

Puis le 3 juillet, une escadre britannique bloqua le port, des avions larguèrent des mines qui rendaient toute sortie hasardeuse. Des négociations eurent lieu, mais comme rien n'aboutissait, les Anglais attaquèrent et détruisirent une bonne partie de la flotte. Eugène était sur le cuirassé Bretagne lorsque celui-ci fut coulé dès le début de l'attaque. Comme il était sur le pont, il aura la chance de ne pas couler avec le navire et de pouvoir nager jusqu'à se faire récupérer par un canot. Mille marins qui étaient dans les cabines ou en soute n'ont pas eu cette chance et ont coulé avec le navire.

Rapatrié, Eugène fut démobilisé. Il parvint à gagner Paris mais, une fois rendu à la vie civile, ne sachant pas où aller, ne connaissant personne ou si peu, avec en poche uniquement ce qui lui restait sur sa solde, il se sentit perdu. Il avait bien appris la mécanique dans la marine, mais vu qu'il n'y avait pas d'essence ou presque plus, il n'eut guère d'autos à réparer et le travail ne courait pas les rues.

Après quelques petits boulots, un peu de trafic et de marché noir qui lui permirent de survivre, il rencontra tout à fait par hasard, fin 1941, un ancien copain du

Tonkin qui lui expliqua qu'il travaillait pour la police à traquer les "mauvais Français". Eugène, qui avouait ne pas avoir d'idéologie autre que celle de son portefeuille, lui demanda de le recommander, aussi se retrouva-t-il vite embauché à la « Carlingue », rue Lauriston, pour faire du sale travail. Un boulot qui consistait à faire des interrogatoires et des perquisitions. Ce qu'on appelait officiellement « perquisition » était en fait une razzia chez des personnes – souvent des Juifs – mortes de peur et n'osant pas se plaindre et encore moins se révolter. Un camion attendait devant l'immeuble et on embarquait tout : argent et bijoux allaient directement dans les poches ; meubles, tableaux, statues... étaient chargés dans le camion, en direction de l'Allemagne où les sbires de Goering faisaient le tri.

Cette tâche, Eugène l'accomplissait sans états d'âme... Torturer, quel que soit l'âge ou le sexe de la personne qui était entre ses mains, ne lui posait aucun problème. Pour lui, c'était un boulot comme un autre. Par moments, il y prenait même du plaisir, en particulier lorsqu'il s'agissait de torturer une femme qu'il avait fait déshabiller au préalable et qui, parfois, avait été violée en cellule par les geôliers. Il était d'ailleurs assez inventif dans ces cas-là, un vrai sadique ! Pareil pour tourmenter un "col blanc" ou une personne avec laquelle il se sentait désormais supérieur... Les professeurs de lycée étaient pour lui des victimes de choix ! Après des ongles arrachés ou des dents cassées, c'était rare que la personne ne se mît pas à table pour avouer n'importe quoi pourvu que ça aille

dans le sens voulu. Livré ensuite à la Gestapo, on était sûr que le pauvre bougre ne reviendrait pas pour se plaindre.

À la Carlingue se retrouvaient d'anciens truands, repris de justice, braqueurs, proxénètes... qui avaient été blanchis par l'occupant et qui, devenus des auxiliaires de police, avaient à présent les coudées franches, du moment qu'ils obtenaient des résultats.

Eugène travaillait souvent avec Pierre Loutrel, un encore plus sadique que lui, qui avait avant-guerre un casier judiciaire des plus chargés. Parfois, c'était Bonny qui faisait le sale boulot, un ancien policier qui avait eu son moment de gloire en 1934 lors de l'affaire Stavisky, mais qui depuis avait été viré de la police pour corruption.

Comme tout le monde se remplissait les poches sur le dos des personnes arrêtées, il avait vite pris le pli et ramassé rapidement un petit magot. Il était tellement facile de rafler argent, titres, bijoux et même lingots chez des gens que l'on savait bientôt livrés à la Gestapo et qui ne réapparaîtraient plus. Aussi menait-il la grande vie, fréquentant les lieux à la mode, dépensant sans compter avec les femmes le produit de ses rapines. Cependant, méfiant, il n'entretenait pas de relation suivie, et à part quelques bringues avec Loutrel qui avait de bonnes adresses, ne sortait avec des collègues que lorsque c'était nécessaire.

Fin 1943, nombre de collabos et miliciens comme lui tombèrent, victimes d'attentats, ce qui commença à l'inquiéter. Comme il était assez clairvoyant, il sentit que

l'Allemagne allait perdre la guerre. Les forces de l'Axe reculaient à l'est devant les Russes, l'Afrique du Nord était tombée entre les mains des Alliés qui avaient même débarqué en Italie. Bien sûr, ça prendrait du temps mais, pour lui, il était indispensable qu'il change de vie et se refasse une virginité.

Aussi demanda-t-il à un juif qu'il surveillait depuis longtemps de lui faire de faux papiers avec un autre nom. Deux jours plus tard, Eugène Madec était devenu Léon Theillard. Peu de temps après, le juif fut arrêté et Eugène l'abattit en prétextant qu'il avait cherché à s'enfuir. Ainsi, il était sûr qu'il ne parlerait plus. Ce crime fut le dernier du milicien Eugène Madec.

Ensuite, il profita d'un attentat pour disparaître, laissant les papiers d'Eugène Madec dans la poche d'un cadavre passablement amoché et ce fut Léon Theillard qui rejoignit Bayeux où personne ne le connaissait... Pourquoi Bayeux ? Tout simplement parce que lorsqu'il se pointa à la gare Saint-Lazare, le premier train à partir y allait. Dans un café, à Bayeux, il se fit embaucher par Armand qui avait un garage à Arromanches. Il allait remplacer le mécano, prisonnier en Allemagne.

Comme il comprit vite que son patron était engagé dans la Résistance, Léon-Eugène, toujours opportuniste lui fit part de ses sympathies et Armand le prit dans son petit groupe. Ce n'était pas un groupe très actif, mais ils parvenaient quand même à fournir aux Anglais des renseignements sur les blockhaus par l'intermédiaire d'un curé qui servait d'agent de liaison, des informations fournies par des hommes du coin qui avaient travaillé

sur le mur de l'Atlantique... Des croquis, la composition du béton des blockhaus, on leur demandait même de faire parvenir des échantillons du sable de la plage d'Arromanches. Personne ne comprenait pourquoi mais dès lors qu'on voulait l'information, c'était qu'il y avait une bonne raison derrière... Cette raison on la connaîtra plus tard, c'était pour adapter la largeur des chenilles des véhicules au terrain.

Depuis qu'il avait changé d'identité, Léon s'était arrangé pour modifier un peu son apparence grâce à une coiffure différente. Il avait commencé à se laisser pousser les cheveux, lui qui les avait très courts avant, et maintenant il se faisait une raie sur le côté et il portait une moustache fine à la mode qui lui changeait complètement le visage.

Avec l'armée de libération, il participa aux combats jusqu'aux portes de Paris. Il était dans la même compagnie que Bernard qui se faisait souvent chambrer par les autres pour son côté éphèbe. Les deux hommes s'étaient aussi liés d'amitié avec Francisco Casals, un républicain espagnol qui avait été réquisitionné par les Allemands pour renforcer les batteries d'artillerie côtières, et qui avait réussi à s'enfuir au matin du 6 juin à la faveur du bombardement. Francisco n'avait rien à perdre, il avait trop peur de se voir renvoyé en Espagne, une fois la guerre terminée, si l'Allemagne l'emportait.

Un peu avant Orléans, lors d'un accrochage, Casals fut blessé : une balle de mitraillette dans le gras de la cuisse. La blessure n'était pas très grave, mais l'Espagnol

souffrait le martyr et ne pouvait plus marcher. C'est Léon qui le tira d'affaire en le transportant sur son dos vers l'arrière.

Le 24 août 1944, la 2^e Division Blindée entra dans Paris, quasiment libéré par les Parisiens eux-mêmes, bien qu'il restait encore quelques poches de résistance contre lesquelles il fallut faire le coup de feu. Ce fut le moment que Léon choisit pour disparaître après avoir abattu en douce deux de ses anciens collègues de la rue Lauriston qui auraient pu le reconnaître. Pour beaucoup de maquisards, « Paris libéré » signifiait qu'ils avaient fait le boulot et qu'on n'avait plus besoin d'eux. Certains continuèrent cependant la guerre en suivant Leclerc jusqu'en Allemagne, mais nombreux furent ceux qui retrouvèrent au plus vite une vie civile normale.

Dans la pagaille générale, la disparition de Léon n'étonna pas grand monde. On ne savait pas ce qu'il était devenu. Il en était ainsi, sans doute était-il mort. Cependant, par prudence il s'était construit une histoire de femme avec qui il serait parti, à raconter au cas où on lui aurait demandé des comptes, ce qui ne se produira pas.

Paris

Septembre 1944

Une fois le calme revenu dans la capitale, Léon loue un petit appartement près de la Bastille et se trouve un travail de réceptionniste de nuit dans un hôtel près de la gare de Lyon, l'hôtel de Vienne. Il a de l'argent, le petit magot qu'il avait amassé a été caché à Ivry dans la cave de la maison d'une famille juive qu'il sait déportée et dont il a gardé la clé. Comme il n'a pas de gros besoins, sinon se remplir l'estomac, son salaire lui suffit et il ne touche pas à son magot. Il a toujours en tête l'idée de voyager : la guerre terminée dans le Pacifique, il envisage de retourner en Extrême-Orient. Peut-être pas au Tonkin, mais plutôt en Chine, à Shanghai où il ouvrira un bar. Il n'y est jamais allé, mais il a entendu dire qu'il y avait pas mal d'Européens avant-guerre dans cette ville, et Léon pense qu'ils ne vont pas tarder à revenir. Il y aura alors de l'argent à gagner.

Mais pour cela, ce qu'il a volé durant son passage dans la police n'y suffira pas. Il sait comment ça marche en Chine : pour s'installer à Shanghai, il lui faudra corrompre politiciens, fonctionnaires et policiers chinois, peut-être même

quelques notables occidentaux installés là-bas. De l'argent, il lui en faudra encore. Et beaucoup plus...

Léon a déjà volé et tué, il a failli y passer et vu la mort de près... Il sait de quoi il est capable ! Cambrioler, commettre des braquages, tuer s'il le faut, ça ne lui fait pas peur. L'argent, il en aura, coûte que coûte, tous les moyens seront bons. La guerre n'est pas encore terminée et la période est encore agitée avec ceux qui ont quelque chose à se reprocher, ceux qui ont trafiqué et ceux qui continuent... Il y a pas mal d'argent qui circule et Léon veut aussi en profiter... Il a des idées de coups à faire. Il en a déjà élaboré quelques-uns dans sa tête, et pour les mettre en œuvre, il lui faut des hommes de confiance.

Il a beaucoup appris de son passage dans la milice. A cette époque, il bénéficiait d'une quasi impunité et il pouvait fréquenter qui il voulait, dépenser ce qu'il avait spolié sans avoir de comptes à rendre. Il n'avait jamais pensé, toutefois, que l'Allemagne pouvait gagner la guerre. Depuis le début, il se doutait que c'était là une période exceptionnelle pour lui mais qu'elle ne durerait pas. Il s'était donc arrangé pour ne pas avoir d'amis dans le milieu, ni même chez les flics, afin de ne pas avoir à parler, se confier.

Le milieu, il sait que ce n'est pas là qu'il doit chercher ses seconds couteaux. Les hommes y sont peu fiables et se mettent à table dès qu'ils sont pris afin d'éviter les peines trop lourdes, ou même la guillotine s'il y a eu des morts... Pas non plus chez les flambeurs : ce sont les premiers qui se font prendre car après un braquage, la police surveille les salles de jeu, les bars et les marchands de voitures de luxe. Là, celui qui dépense sans compter se fait vite repérer.

Il lui faut des gars qui, comme lui, ont un projet, ont besoin d'argent pour changer de vie ou même de pays. Oui, ce sont des hommes de ce genre qu'il doit chercher.

L'opportunité de rencontrer quelqu'un se présente après quelques semaines, en novembre 1944.

Régulièrement, des vols sont signalés dans l'hôtel où il travaille. Il sait comment le voleur s'y prend. Ce dernier arrive en fin d'après-midi, avant que Léon prenne son service, et repart le lendemain matin après qu'il ait quitté les lieux, si bien que les deux hommes ne se sont jamais croisés. Probablement, le voleur s'introduit dans la chambre de la victime et lui dérobe de l'argent. Le type doit être un bon professionnel car il ne fait aucun bruit, personne n'entend rien. Bien sûr, Léon dort la nuit mais il a le sommeil très léger et lui-même n'a jamais rien entendu, aucune porte qu'on ouvre ni de pas dans le couloir. Qu'il s'agisse d'argent propre ou sale issu du marché noir, ou de provenance encore plus douteuse, toujours est-il que jamais personne n'a voulu porter plainte "pour une aussi petite somme". Léon a des doutes sur l'honnêteté des victimes. Il décide de mener sa propre enquête. Un matin, caché dans un renfoncement, il guette dans la rue la sortie de ce client. Surprise : c'est Francisco Casals ! Léon a vite fait de réfléchir, il décide tout de même de filer Casals, au moins pour voir où il loge. Les pas des deux hommes les conduisent vers un petit hôtel meublé sur le canal Saint-Martin.

Une nuit où il sait que Casals est dans l'hôtel, il frappe doucement à la porte de sa chambre. L'Espagnol est tout surpris de le voir alors qu'il le croyait mort.

« Tu n'es pas bien prudent, ça a été un jeu d'enfant de te

suivre jusqu'à chez toi », dit Léon à l'autre, ébahi, en guise de bonjour.

Les deux hommes se congratulent. Léon, qui a une idée derrière la tête, tente d'en savoir un peu plus...

« Tu voles dans les chambres d'hôtel et tu vas finir par te faire pincer... Tu as de la chance de tomber sur moi, si c'est un autre qui te coince, tu es bon pour aller au gnouf... » Or, Casals ne veut pas être arrêté. Même s'il ne craint plus la Gestapo ou la police de Pétain, il sait très bien qu'une fois sa peine de prison effectuée en France, il sera expulsé vers l'Espagne franquiste qu'il a fuie.

« Mais comment fais-tu pour repérer tes victimes ?

– Je passe pas mal de temps dans les gares de Lyon, Saint-Lazare, Montparnasse... À l'arrivée des trains, si je repère quelqu'un dont l'allure laisse penser qu'il a un portefeuille bien garni, je le suis. S'il va à l'hôtel, je me place sur le trottoir d'en face pour repérer à quelle fenêtre les rideaux bougeront à l'ouverture de la porte. Je sais ainsi dans quelle chambre est la personne... Je me fais alors inscrire un peu plus tard à la réception et j'attends le milieu de la nuit pour agir. J'ouvre la porte avec un rossignol mais parfois je fais chou blanc : le portefeuille n'est pas aussi bien garni que je l'aurais supposé... Il m'est même arrivé de ne pas me rembourser du prix de la chambre, mais c'est rare. »

Léon se rend compte qu'en fait, il sait assez peu de choses sur Francisco qui, mis en confiance, ressent le désir de raconter son histoire à celui qui lui a sauvé la vie quelques mois plus tôt.

Militaire dans l'armée espagnole et farouche répu-

blicain, Casals n'a pas voulu suivre Franco lorsque celui-ci a organisé la sédition. Il a alors combattu comme lieutenant dans l'armée républicaine et a lutté pratiquement jusqu'au bout autour de Barcelone. Lorsque Franco, vainqueur, s'est soi-disant montré magnanime en offrant l'amnistie à ses adversaires, il n'en a rien cru et est passé en France. Bien lui en a pris car nombre d'officiers comme lui ont été fusillés après l'arrêt des combats... Cinq ans plus tard, on fusillait toujours et d'autres croupissent encore dans les prisons surpeuplées... Magnanime le Caudillo ?

En France, comme il s'était enfui du camp de Rivesaltes peu de temps après juin 1940, parlant parfaitement le français appris grâce à sa mère française, il a vécu dans la clandestinité avec de faux papiers. C'était assez facile car à partir de ce moment, plus personne ne s'étonnait de voir un homme jeune n'étant pas sous les drapeaux... Démobilisé ? Evadé ? Il a alors profité de la pénurie de main-d'œuvre pour trouver facilement du travail comme ouvrier agricole. Vers Agen d'abord, puis dans le Val de Loire où il a rejoint la Résistance. Une nuit, un coup de main a mal tourné : ils étaient attendus, sans doute trahis. Des copains sont morts et il a pu s'enfuir, mais il n'est pas retourné chez son patron et a quitté la région pour rejoindre la Normandie. Là, ses compétences en élevage lui ont permis de travailler dans une ferme, à soigner une quinzaine de vaches en l'absence du fermier, prisonnier en Allemagne, dont la femme, sans mari, avec en plus deux enfants à élever et sa mère à charge, ne s'en sortait pas.

Francisco ne compte pas rester en France. Dès que la paix sera revenue, il partira au Chili rejoindre son frère qui y est installé depuis une dizaine d'années. Là-bas, il achètera des terres et une ferme...

« Et tu crois que c'est en volant dans les chambres que tu vas avoir de quoi changer de vie ? Je te le dis, tu n'es pas assez prudent et tu as même déjà dû être repéré par les gens de l'hôtel, de celui-ci ou d'un autre que tu fréquentes. Bien sûr, les clients ne portent pas plainte car ils ne veulent pas indiquer la provenance de l'argent et, de toute façon, en ce moment, la police a d'autres chats à fouetter... Mais si on leur fournit un voleur sur un plateau, ils ne vont pas faire les difficiles.

— Je n'ai pas d'autre choix, je ne veux pas rester ici... Je ne sais pas comment ça se passera pour moi lorsque la guerre sera finie. Les Français ont laissé tomber les Tchèques et les Juifs, pourquoi pas maintenant les Espagnols ?

— J'ai autre chose à te proposer. Je ne suis pas plus honnête que toi et j'ai aussi besoin d'argent pour partir... Mais moi, je veux monter des gros coups. Pas beaucoup, mais qu'il y ait un bon paquet à chaque fois... Des braquages, quoi !... Tu dois avoir gardé un flingue, j'en ai un aussi et même une mitraillette, de toute façon, c'est facile à trouver. Ce n'est pas beaucoup plus risqué que de faire le rat d'hôtel, mais le bénéfice est à la hauteur, même partagé ! On fait quelques gros coups, quatre ou cinq, six au maximum et on arrête, continuer serait trop dangereux. Alors, on disparaît, chacun de son côté et on ne se connaît plus. Il va falloir recruter encore un ou deux gars. Ça peut prendre du

temps avant de commencer car je veux être sûr des types. Il n'y aura pas de partage après les coups. Je planque l'argent en lieu sûr et quand on arrête, on se partage tout le magot. As-tu confiance en moi ; sinon, ce n'est pas la peine de continuer à t'expliquer tout cela...

– Non, ça me va, l'argent c'est pas pour flamber, c'est pour acheter une ferme au Chili... Figure-toi que j'ai revu Bernard, il mène une drôle de vie. Il a laissé tomber ses études et travaille dans un cabaret où il fait un numéro déguisé en femme et se fait des mecs. Il veut aussi quitter la France.

– Je me doutais un peu qu'il était de la jaquette flottante, mais pas au point de faire le travelo... En tout cas, il maniait drôlement bien le couteau. Je me souviens du coup de main qu'on a fait à Arromanches sur le transfo la nuit du débarquement. Il a zigouillé un boche sans trembler. Un vrai homme, et pourtant... Si tu pouvais le sonder, c'est un type que j'appréciais quand on faisait des coups à Arromanches, si on pouvait l'avoir avec nous, je crois qu'on pourrait lui faire confiance.

– D'accord, je vais essayer de le voir. »

Et Léon d'ajouter : « Un conseil, arrête tes conneries dans les hôtels et trouve-toi un boulot du soir ou de nuit, même mal payé. Ce qu'on fera sera en plein jour, mais il te faudra une couverture. Si tu veux me voir, si tu as des nouvelles de Bernard, rejoins-moi à l'hôtel, ce sera le plus simple car il n'y a pas le téléphone. »

Francisco vint voir Léon une quinzaine de jours plus tard. Il avait revu Bernard qui, entre-temps s'était fait coffrer par les flics alors qu'il draguait dans le cabaret où il tra-

vaillait. Au commissariat, ils l'avaient relâché après l'avoir violé puis tabassé dans une cellule vide. Francisco lui avait parlé en termes vagues d'un coup à faire sans dire avec qui, et Bernard s'était montré intéressé. A vrai dire, il avait même confié à Francisco qu'il piquait des portefeuilles dans le métro car il avait besoin de beaucoup d'argent pour, lui aussi, quitter la France. Il passerait voir Léon un soir où il ne travaillait pas au cabaret.

Bernard ne tarda pas pour aller voir Léon à l'hôtel de Vienne.

« Francisco m'a donné de tes nouvelles. Je te croyais mort. Moi non plus, je n'ai pas voulu continuer après qu'on ait libéré Paris. Ceux qui ont voulu aller jusqu'au bout se battent en Alsace en ce moment. J'ai fais ma part mais sans plaisir, je n'avais pas envie d'y être. La guerre, s'il faut la faire, je fais mon boulot mais ce n'est pas mon truc. »

Les deux hommes discutent alors de choses et d'autres, Léon fait savoir à Bernard qu'il est au courant de sa situation et qu'il aurait peut-être quelque chose à lui proposer :

« Quelques coups de main... Ce n'est pas complètement sans danger, mais le risque en vaut la peine, ça peut rapporter gros. Il y a pas mal d'argent qui circule en ce moment, il faut en profiter rapidement pendant que c'est encore le bordel. Lorsque la situation redeviendra normale, ce sera trop tard et il y aura certainement de la concurrence. Il y a beaucoup d'armes en circulation, certains vont s'en servir, il faut passer avant eux.

– Rassure-toi, j'ai déjà aidé une bande qui a braqué un bureau de poste. Mais ça s'est mal terminé, on devait nous attendre à l'intérieur et les deux autres ont été tués. Moi,

je guettais dehors et je suis parti quand ça a commencé à canarder et qu'un fourgon est arrivé, si bien que je n'ai pas été recherché.

– Au fait, tu sais conduire ? Il nous faudra une voiture.

– Pas encore, j'ai commencé les leçons mais j'ai déjà vu Francisco conduire une Jeep.

Puis, sachant à qui il a affaire et voyant qu'il ne risquait rien, Bernard se confia :

– C'est vrai que je préfère les hommes plutôt que les femmes, mais tapiner, ça ne me plaît pas, je ne suis pas vice-lard à ce point... J'aime bien travailler au "Sucre d'Orge", le cabaret où je fais un numéro travesti en Joséphine Baker. Ce que je n'aime pas, c'est qu'après, il faut aller en salle trinquer avec les clients, surtout pour leur vendre cher un mauvais mousseux que le patron fait passer pour du champagne. Moi je trempe juste les lèvres dedans tellement il est dégueulasse... Ils en profitent pour me tripoter. Il y a souvent des pourboires mais s'ils sont laissés dans la soucoupe au moment de payer les consos, le patron les récupère, soi-disant pour les redistribuer équitablement. Vu ce qu'on touche, il doit en piquer la moitié... Des fois, je me fais emmener à l'hôtel par un client et ça, ça paie bien mais il y a des risques... Il y a quinze jours, j'ai suivi un type qui m'avait donné rendez-vous à la sortie et je ne me suis douté de rien. En fait, c'était un flic en civil. Il m'a embarqué au commissariat. Les flics m'ont relâché le matin après m'avoir violé à trois dans une cellule et flanqué une raclée quand ils ont eu fini.

Comprends, j'ai besoin d'argent, je ne veux pas rester en France. La guerre va bientôt se terminer, les Américains

seront les grands vainqueurs, à moins que le Petit Père des Peuples ne veuille pas s'arrêter quand il sera en Allemagne. C'est en Amérique que je veux me rendre. Je veux aller en Californie pour ouvrir un bar ou une boîte de nuit, je ne sais pas encore... J'en profiterai pour aller à Mexico me faire opérer...

– À Mexico ? Te faire opérer de quoi ?

– Il y a là-bas un chirurgien qui te fait changer de sexe. Tous les gars comme moi en ont entendu parler, il a sa propre clinique. Ce qu'il fait n'est probablement pas plus légal au Mexique qu'ici mais il doit arroser les flics et les politiciens qui lui foutent la paix. Bien sûr, il récupère les pots de vin qu'il distribue dans le montant de ses honoraires et c'est pourquoi c'est cher... Très cher même ! Mais il fait du bon travail... Je changerai aussi d'identité. Je pense qu'au Mexique, c'est possible. Et puis si la Californie ne marche pas, j'irai voir au Canada... Mais parlons boulot... Qu'est-ce que tu as en vue ?

– Rien de vraiment précis encore. Je suis sur quelques pistes, peut-être un encaisseur pour se faire la main, et ensuite quelques gros coups bien ciblés. Ne pas en faire trop. Un bon coup nécessite une bonne préparation. Il faudra savoir nous arrêter à temps. Après cinq ou six affaires, ce sera fini. On aura sûrement commis des imprudences et ce serait trop risqué de continuer.

– Si Francisco en est, je suis partant, j'ai confiance en lui.

– À trois, on peut faire quelque chose, mais par la suite, il nous faudra un quatrième type. Pas plus ! Après, c'est multiplier les risques... et diviser le magot. Mais faisons d'abord un coup, on cherchera ensuite... Il est préférable

qu'on se rencontre le moins possible. Le mieux c'est que ça se passe ici, j'ai toujours une chambre libre dans laquelle on peut se réunir en milieu de nuit quand tout le monde dort. Au fait, as-tu un flingue ?

– Oui, un revolver américain, et j'ai même mieux : j'ai conservé mon fusil-mitrailleur du maquis sous mon lit. Heureusement que ma logeuse ne rentre pas dans les chambres. Ma piaule est au quatrième, et comme elle est grosse et plus très jeune, elle n'arrive plus à monter les escaliers, c'est même moi et les voisins qui les lavent, au moins à notre étage. »

Bernard quitte Léon qui lui a promis de lui donner des nouvelles par Francisco dès qu'il aura un plan sérieux en vue.

